

Petit éloge de lecteurs

Pef

INÉDIT



folio 2€

COLLECTION FOLIO

Pef

Petit éloge
de lecteurs

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2017.*

Couverture : Illustration de Pef.

Pef est né deux fois. À trente-huit ans de distance. D'abord en 1939, aidé de sa grand-mère sage-femme. Puis en 1978, date de sa venue au monde des livres, et de la parution de son album jeunesse fondateur : *Moi, ma grand-mère*, hommage à celle qui lui offrit ses premières tartines de beurre parsemées de petits morceaux de chocolat.

Fils d'institutrice, il a passé toute sa jeunesse avec vue sur les cours de récréation de différentes écoles où ses parents étaient logés. Il a donc tout de suite compris que les enfants existaient pour de vrai.

Après avoir pratiqué les métiers les plus divers – journaliste, essayeur de voitures de course... –, il n'en a gardé qu'un, celui de rêveur à plein temps qui le conduit à inventer, en 1980, le personnage du prince de Motordu dont *La belle lisse poire* inaugure un cycle d'aventures qui se poursuit toujours.

Entre deux livres que met en couleurs son épouse Geneviève, il parcourt le monde à la recherche de « glaçons » et de « billes » de toutes les couleurs, de la Guyane à la Nouvelle-Calédonie en passant par le Québec ou la Normandie, son port d'attache.

Pef ne parle pas que de l'amour des mots et du plaisir de la lecture. Il évoque aussi ces « maux tordus » que sont la guerre, le racisme et les offenses faites aux enfants de la planète.

Il est également l'auteur de *Ma guerre de cent ans* (Gallimard, Hors série littérature, 2014 ; Folio, 2015) et de *Petit éloge de la lecture* (Folio 2 €, 2015).

Lisez ou relisez les livres de Pef en Folio :

MA GUERRE DE CENT ANS (Folio n° 5988)

PETIT ÉLOGE DE LA LECTURE (Folio 2 € n° 5992)

Avec vue sur le balcon du ciel

À Blagnac, banlieue de Toulouse, existe une friche métallisée riveraine de la nurserie des Airbus. Sur le panneau de l'entrée, un titre nostalgique : *Les ailes anciennes*. Mes ailes, à moi, le sont tout autant. Le gardien du lieu, en ce jour de juillet, est un petit bonhomme, sans doute un mécanicien retraité du Royal Cambouis.

Sur son crâne chauve, une rustine large comme la main, un gros pansement. Où s'est-il cogné ? A-t-il chopé un mal invisible derrière cette porte de sparadrap ? Il me tend le plan de ce jardin des airs, de ce jardin désert où reposent une cinquantaine de vieux avions, poissons d'argent remisés entre ciel et terre, que j'ai connus au temps de leur splendeur en mon adolescence, au mitan de l'autre siècle. Ils attendent une hypothétique résurrection muséale. Me voici englouti dans ce passé industriel de ruines métalliques. Mais revenu à la vitesse du son vers mes neuves années dont la mémoire aviatrice est intacte, toujours disponible et soudain libérée. Avec vue sur le balcon du ciel où ces oiseaux rares se donnaient parfois en spectacle au fil des meetings annuels du Bourget.

Engins de mort ou avions de ligne, ils ont disparu

derrière un horizon toujours en mutation d'époque. Poignards volants transformant, selon Saint-Exupéry, les aviateurs en assassins, ou machines à rêver inaccessibles aux simples mortels s'imaginant survoler des cartographies d'océans et d'empires coloniaux convaincus de leur éternité.

Dans ce cimetière, nul marquage d'origine, de modèle, de nationalité, mais un simple numéro. Une fosse commune à ciel ouvert. J'ai en tête l'état civil ou militaire de ces amputés d'une aile, d'un moteur, aux vitres de cockpit ternies, de ces démembrés dont il ne reste qu'un simple fuselage d'homme-tronc endormi sur le ventre, tous vieux acteurs dans des robes jadis glorieuses. Si les tôles inoxydables luisent encore sous le soleil, rien ne subsiste de leurs créateurs aux techniques balbutiantes, et les antennes radio sont à jamais muettes.

Tout en passant la main sur ces flancs stériles, histoire de réveiller quelques jalons légendaires, je les appelle par leur nom : *Meteor*, *Vampire*... les natifs anglais, *Thunderjet*, *Thunderstreak*, *Voodoo*... leurs cousins d'Amérique. Quant aux Français, les appellations sont plus poétiques : *Espadon*, *Mystère*, ou *Caravelle*... Je me rends soudain compte que j'écris, là, un petit éloge du lecteur que je fus, de Mermoz, de Guillaumet, de Maurice Bellonte, de Saint-Ex et d'*Aviation-Magazine*.

Et c'est avec cette promenade, ligne de départ de ce livre, que je vais de ma plume survoler l'immense petit peuple de mes lecteurs. Je jetterai mes filets à souvenirs décalés. Ma vue, parfois, me jouera des tours, le temps aussi... Le jeu de mes rencontres échappe aux lieux, aux objectifs, aux impératifs de la pédagogie. Je ne peux, comme dans les cours d'école, ordonner aux enfants de se mettre en rang par deux au tintement de la cloche ou à la sonnerie d'usine du

savoir lire, écrire, compter et fabriquer des avions de papier au vol fugace de quelques pauvres secondes. Une activité que j'aimerais encore partager avec eux, car luit dans le regard de chaque écolier qui s'y essaie l'image furtive d'une petite victoire sur l'impossible.

Mais par où commencer ?

Mais par où commencer ? Comment c'est, la mémoire ? Avoir les yeux bandés, brasser la soupe épaisse des souvenirs, ne pas écraser les grumeaux des anecdotes mais les faire émerger, anonymes, intacts. Pourquoi celui-ci ? Et celui-là, alors ? Les sentir, les recueillir dans l'écumoire de l'attention, de l'intention. Faire revenir en souvenirs quelques échantillons fragiles dont le parfum léger est entêtant, obscur ou énigmatique. Les isoler, les décoriquer ou les laisser rejoindre le magma de l'oubli.

Cette collection inégale, mise en pages, est à effeuiller comme une marguerite dont l'importance de chaque pétale est, comme un jour de calendrier, significative, futile, voire éphémère. Qui en jugera ? Ceux qui connaissent mon travail se frotteront sans doute les mains, penseront que c'est bien moi, tout ça, que c'est bien eux aussi, puisqu'ils accordent à l'enfance lectrice une affection particulière.

Mais les autres ? Se frotteront-ils non pas les mains mais les yeux ? Pourquoi cette litanie de médailles commémoratives faisant de l'homme que je suis un ancien toujours combattant de l'enfance ?

Un auteur, pour avancer, se doit-il de regarder en arrière ? Le chemin parcouru mène à celui qu'on

emprunte. L'œuvre est un soc. Elle trace le sillon d'un champ d'écriture, de lecture, d'analyse, d'oubli, mais aussi d'une rengaine. Cette mélodie, j'en ai besoin, et la musique en ritournelle, sa partition faite de mottes, de mots et de traits est ma compagne.

Sous mes histoires imaginées, il y a mille couplets de vécu. La narration de ces souvenirs est encore une histoire, compagne d'une bibliographie titrée et datée, un récapitulatif un peu sec d'un chantier étalé sur des dizaines d'années. Mais le leitmotiv revient obstinément : *par où commencer ?* Par une de mes premières rencontres ? Celle avec une maîtresse anonyme qui me demande l'heure à laquelle elle doit revenir pour poursuivre avec ses élèves le fil du sacro-saint programme de la journée ? Ou par cette autre classe de grands ados voués à l'apprentissage de techniques plasturgiques, qui m'entourent vêtus de blousons aux boutons plus nombreux que les boutonnieres, affichant en surplus une acné juvénile ou des cheveux graissés par un mélange d'engrais coloré et de désherbant sélectif ? Pour que ce public assis devant moi en demi-cercle m'épargne, je leur jette à dévorer la plus horrible de mes histoires. Ce qu'ils font avant de m'en redemander une autre. Les têtes de mort sur leurs ticheurtes, les cheveux dressés par un mystérieux courant électrostatique sont ostensiblement affichés pour que ces grands gamins ne soient pas confondus avec les petiots de l'école maternelle voisine.

Alors, laissons flotter la mémoire sous les brisants du souvenir. Il n'y a sans doute pas à commencer puisqu'il s'agit d'une histoire sans fin.

Livre ou pas, tout est prétexte pour aller vers petits et grands. Prétexte ou excuse, j'hésite, mais selon moi, un auteur de mots, de dessins, est un peu borgne s'il ne se soucie pas de l'œil inconnu qui le lit.

*À Paris, il y a gare de Lyon
Mais gare à Lyon
Sans gare de Paris*

J'ai inventé puis chantonné cette comptine un matin de cinquième sous-sol de la gare parisienne, dite de Lyon, où j'ai abandonné ma voiture tout en ne me pardonnant pas, comme d'habitude, de l'enfermer à clé pour aller à la rencontre d'inconnus, d'aventures et d'anecdotes. Entre Paris et Lyon, j'ai fait plusieurs fois le tour du monde comme on tourne des pages. Et je suis sûr que la nuit qui a suivi ma visite à la nécropole de Blagnac, les avions ont rêvé, eux, de ce visiteur solitaire aux caresses de souvenirs.

Ma Caravelle

Une bande de joyeux gamins profite d'une ouverture dans le grillage de l'aéroport de Tunis-Carthage pour s'introduire nuitamment dans un avion désaffecté. Garçons et filles, victimes imaginaires d'un orage, jouent au voyage, mais les éclairs bleus aperçus au-delà des hublots sont les reflets de gyrophares de camions. Les pompiers de l'aéroport se précipitent à bord de l'appareil pour mener à bien un exercice de sauvetage. Fausses victimes et vrais sauveteurs se font face. Panique dans la hiérarchie pimponnière et dénouement bon enfant...

Ce moyen-courrier existe bien. Je l'ai rencontré. Il s'agit d'une Caravelle, désormais retraitée. Amputée de ses deux réacteurs, de quelques volets et de son escalier escamotable caractéristique, mais toujours bien campée sur son train d'atterrissage. Adolescent, je l'ai vue effectuer ses premiers pas aériens. Je la reconnaîtrais entre mille. C'est bien elle aussi que j'apercevais le long de la piste de Tunis-Carthage, quand je venais régulièrement passer un mois d'été chez des amis.

Après la parution de *La Caravelle d'El Aouina*, en 1989, je m'envole de nouveau vers Tunis à bord d'un Airbus et confie mon livre à une hôtesse pour

qu'elle l'offre de ma part au commandant de bord. Ce cadeau zélé se transforme toujours en clé magique, chaque fois que je réitère ce geste au fil de mes voyages aériens. Un véritable sésame de papier pour franchir la porte inviolable de la cabine de pilotage.

L'altitude de croisière atteinte, le doux sourire d'ange m'invite à le suivre. L'avion est alors en pilotage automatique, la forêt des cadrans est devenue lutrin et le commandant plongé dans la lecture... de mon livre. Sans détourner la tête, il me confie que je ne peux lui faire plus grand plaisir. La Caravelle en question, il la connaît, l'a pilotée pendant treize ans jusqu'à sa qualification sur Airbus.

Il me garde en cabine jusqu'à notre arrivée. C'est ensemble que nous saluerons cette vieille retraitée à notre arrivée à Tunis. Lors de l'« approche finale », elle est déjà en vue. Nous ne la quittons pas des yeux et la vénérons encore quand nos roues touchent le sol. Mais le copilote, délégué à la manœuvre, un peu perturbé par ces retrouvailles, freine trop tard. L'Airbus rate la bretelle de sortie, gagne la fin de piste pour rebrousser chemin. Au contrôleur aérien de la tour, qui s'inquiète, le commandant répond avoir cru déceler un petit problème de freinage sur l'atterrisseur droit. Simple précaution.

Anecdote authentique. Le sujet de mon roman, lui, était pure invention. Mais une maman, à la lecture de ma *Caravelle d'El Aouina*, m'écrivit que son fils, bien des années plus tôt, avait vécu la même aventure. Il était passé dans ce trou de grillage, avait pénétré dans l'avion avec ses copains pour vivre clandestinement en rêve un voyage immobile.

Envole-toi, imagination, la réalité te rattrapera bien un jour. Avec ou sans pompiers.

La petite assoleillée

Quand je les rencontre, mes lecteurs ne sont pas en classe mais dans un atelier de mots, de lignes et de couleurs. Autour de mes textes, ils forment un orchestre donnant à entendre la musique de la langue. Les notes perçues n'ont donc rien à voir avec l'évaluation chiffrée de leur travail. Ce sont des sons qui se marient dans le rire ou l'émotion. Le monde qui s'ouvre aux enfants a ses règles, sa cartographie. Vient ensuite le temps de le faire danser.

Si mon journal de bord est plein de trous, les souvenirs sont bien là, toujours présents, ils réclament une sortie honorable de l'ombre. La petite assise devant moi observe par la fenêtre un ciel subitement passé au gris. Je m'interromps. Très vite, ses camarades s'étonnent d'abord de mon silence puis accompagnent mon regard vers la rêveuse. Une phrase tombe de ses lèvres :

— Tiens, le jour s'est assoleillé.

Je saute sur l'occasion pour jouer avec l'incorrigible humour de l'*Homo ludens* :

— Assoleillez-vous donc, dit la pluie. Vous vous relèverez quand j'aurai fini de tomber.

Un autre enfant lève le doigt et se lance :

— Des fois, la nuit s'alunit.

Deux *a* privatifs viennent de jouer un bon tour aux convenances soudain hospitalisées par la poésie. Ô, langue bien vivante, la fleur d'un mot nouveau vient de naître en ton jardin. Comme ses sœurs, elle est condamnée à faner, à moins qu'elle ne soit conservée dans cet herbier que l'on nomme livre. Sans toutefois le nom de son créateur, anonyme passager de ma vie.

Les déclinistes en robe de bure médiatique se flagellent, désolés que leurs frères humains aient la pratique de trois cents mots seulement, eux qui en utilisent trois cent dix, quasi identiques, pour passer la rampe des micros ou des caméras. Mots ficelés dans les proférations monocordes d'économistes en économie du Verbe.

Quand je quitte cet établissement scolaire baptisé Saint-Exupéry, la petite à lumineuse expression m'accompagne jusqu'à ma voiture. Je lui répète combien je suis admiratif de sa trouvaille et la questionne sur ce Saint-Exupéry. Sait-elle qui il est ?

— Un aviateur qui s'est écrasé, répond-elle simplement.

Bien au-dessus des nuages vrombit un long-courrier. Dans quelques minutes, il survolera la mer. Quant à moi, j'atterris brutalement.

Un boulanger sorti du pétrin

Il fait froid, ce jour-là, sous l'igloo-chapiteau du Salon de Gaillac. Me vient soudain l'idée de me chauffer à un feu de livres dont l'usage est exclusivement réservé à leur lecture, mais mes doigts gourds semblent bien maladroits. Lesquels choisir ? Il paraît qu'il n'existe pas de mauvais bouquins, alors...

Une jeune femme s'arrime à ma table. Elle souhaite me raconter une histoire. Chacun son tour, non ? Une histoire à propos de son mari, qui n'est pas là puisqu'il est boulanger et que.... Je lui fais remarquer que l'on fait un peu le même métier. Lui nourrit les corps des enfants, moi leurs esprits.

À dix-sept ans, l'encore jeune homme perd le contrôle de son vélo de course et chute. Touché au crâne, il sombre dans le coma mais en émerge au bout de quelques mois. On le croit sauvé. On se trompe. Il ne sait plus nommer les choses. Ni les gens, ni les oiseaux, ni *les merveilleux nuages*. Un écho répond volontiers à tout, sauf au silence de la voix. Celle-ci est éteinte, désormais inutile. L'entourage de cette moitié de ressuscité plonge dans un chagrin sans nom, évidemment.

Mais, un jour, passe près du muet une personne tenant un livre à la main : *La belle lisse poire...* Le

jeune homme se met alors à prononcer un mot, un seul : *Motordu*. Lentement, ce mot en appelant toujours un autre, la parole sourd, se faufile, devient ruisseau bruissant. Une pénible et laborieuse rééducation, à l'image des fleurs du tulipier longues à s'ouvrir, vécue dans la patience, l'espoir, l'amour...

Pourquoi donc Mo... tor... du ? Quel écureuil a caché au plus profond de l'irréparable cette noisette d'enfance lancée comme une bille ou plutôt comme une balle d'arme à feu abattant en trois syllabes le mur du silence ?

Le jeune homme récupère peu à peu l'usage des mots, sort de ce pétrin pour se plonger dans un autre : celui du boulanger. « Et nous nous sommes mariés... » conclut la jeune femme. Me priant encore une fois d'excuser son homme toujours au boulot. Mais d'ici une heure...

Le froid ne m'a pas quitté. Rien ne me fera bouger. Je suis en arrêt sur image promise. Le boulanger vient à moi. Un sourire de croissant chaud aux lèvres. Il n'y aura rien d'autre qu'une poignée de main et deux regards à l'assaut l'un de l'autre, comme deux signatures au pied d'un contrat de assurance-vie.

1. Avec vue sur le balcon du ciel	9
2. Mais par où commencer ?	12
3. Ma Caravelle	15
4. La petite assolée	17
5. Un boulanger sorti du pétrin	19
6. Les procès d'un explobserveur	21
7. « Square où tout est correct, les arbres et les fleurs... »	26
8. Mon petit moi	29
9. En passant par la case prison	32
10. Les souvenirs sont vifs	35
11. Soleil muet à Furiani	39
12. Enfants de feu sicilien	41
13. Des souvenirs toujours vifs	45
14. Personne ne descend ici...	49
15. À l'ombre de la lumière des vifs souvenirs	55
16. Neige bleue sur Colmar	60
17. Sous-traitance à Douchy	63
18. Gifles imméritées	65
19. Une petite ville bien tranquille	68
20. La cote d'alerte	71
21. Les <i>firemen</i> de Georgetown	75
22. Jean, déporté, survivant de Dachau	78
23. Bonheur institutionnel	81

24. Sous la comète Hale-Bopp	83
25. Cette heure tranquille à l'horloge du clocher	86
<i>Avec, par ordre d'apparition</i>	91
<i>Œuvres citées....</i>	92
<i>... et titres de Pef mentionnés</i>	93